

Tocqueville : le despotisme « doux »

1 « Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le
despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une
foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent
5 sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et
vulgaires plaisirs dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux,
retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les
autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui
10 toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses
concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les
touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui
seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins
15 qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et
tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de
20 veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et
doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il
avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne
cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans
25 l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils
ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ;
mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à
leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs
30 plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie,
règle leurs successions, divise leurs héritages, que ne peut-il
leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?

C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses; elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait.

Après avoir pris ainsi tour à tour dans ses puissantes mains chaque individu et l'avoir pétri à sa guise, le souverain étend ses bras sur la société tout entière ; il en couvre la surface d'un réseau de petites règles compliquées, minutieuses et uniformes, à travers lesquelles les esprits les plus originaux et les âmes les plus vigoureuses ne sauraient se faire jour pour dépasser la foule ; il ne brise pas les volontés mais il les amollit, les plie et les dirige ; il force rarement d'agir, mais il s'oppose sans cesse à ce qu'on agisse ; il ne détruit point, il empêche de naître ; il ne tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industrieux, dont le gouvernement est le berger. »

Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*,

t. II, IV^e partie, Chap. VI

1. Quel est le « pouvoir immense et tutélaire » dont parle Tocqueville ?
2. Quelle est l'unique préoccupation des citoyens décrits par Tocqueville ?
3. De quoi sont-ils dépossédés ? (Autrement dit, qu'ont-ils perdu ?)
4. Synthétisez : est-ce à l'État de faire notre bonheur ?